

Contre le « Contre François Jullien » de Jean-François Billeter

La recension par Jean Chesneaux du livre de Jean-François Billeter Contre François Jullien (Q. L. 927, p. 32) a suscité la lettre ci-dessous d'un autre sinologue, M. Lim Vandermeersch.

Quelle mouche a piqué l'excellent sinologue Jean-François Billeter (JFB) pour qu'il inonde tout à coup de critiques agressives toute l'œuvre de François Jullien (FJ) ? S'en réjouissent in petto bien des envieux de la surprenante notoriété de FJ, inattendue pour des travaux relevant de la sinologie classique généralement privée de tout écho médiatique. De quoi s'agit-il pour JFB ? Avant tout de dénoncer, au fondement de la philosophie sinologique de FJ, ce que JFB appelle « le mythe de l'altérité de la Chine ». Que se rassurent les lecteurs de *Procès ou création* (et non pas, heureusement, d'un *Fonds des choses ou création* comme JFB prescrit de dire), l'altérité de la Chine n'est pas un mythe. On ne peut penser qu'à travers le langage ; et quand, dans le langage, se creuse une différence des langues aussi abyssale que celle qui sépare le chinois des langues indo-européennes, refuser de voir l'altérité, c'est se berner de la grande idée que « tout est dans tout et réciproquement ». Ouvrons le *Needham de Language and Logic* (vol. VII : 1, de 1978) ; la première ligne de C. Harbsmeier (qui n'est ni jésuite ni autrement suppôt de la tyrannie) confirme que « la seule culture au monde à avoir développé une réflexion et une conceptualisation logiquement systématique sur la base d'une langue non indo-européenne est la

propres au bouddhisme, communes à toutes les sectes bouddhiques, il y en a de la pensée lettrée, constantes d'un confucianiste à un autre, qu'il n'est pas de mauvaise méthode de relever chez Wang Fuzhi, le plus remarquable des penseurs chinois des cinq derniers siècles selon Tan Sitong ? A s'en tenir à ce déni, JFB en arrive à réduire une dimension essentielle de la pensée chinoise, celle d'un cosmologisme débarrassé par le rationalisme divinatoire de toute coloration théologique, à cette dérisoire remarque que « des penseurs religieux tels que Maître Eckhardt leur (aux intellectuels chinois) étaient inconnus, ce qui les privait de comparaisons fructueuses ».

Il se trouve que FJ a suivi à Hongkong, dans les années 1978-81, les enseignements de Xu Fuguan et Mou Zongsan. Cela nous vaut de la part de JFB une charge surprenante contre ces grands universitaires, qualifiés de « puristes » de la culture chinoise, aveugles aux valeurs de l'individualisme occidental et prétendument idéologues d'un retour à l'ancien régime chinois. Peut-on rappeler à JFB que ce « purisme » culturel chinois remonte au désenchantement éprouvé par Liang Shuming et quelques autres après le retour à la barbarie des soi-disant lumières européennes dans les

ambition logiquement systématisée sur la base d'une langue non indo-européenne est la culture chinoise ». De fait, ce qui structure la pensée chinoise si différemment de la pensée occidentale, c'est une langue qui non seulement est dépourvue de marqueurs morphologiques des catégories grammaticales, modèles de nos catégories logiques, mais qui surtout est passée sous l'emprise d'une idéographie d'origine divinatoire par laquelle a été complètement réorganisé le lexique, bassin des représentations que la pensée formalise conceptuellement ; D'où vient que, comme dit Liang Shuming, « la métaphysique chinoise ne pose pas les mêmes questions que celles de l'Inde et de l'Europe () A-t-on jamais entendu les philosophes chinois parler de monisme, de dualisme ou de pluralisme, (...) engager un débat entre matérialisme et idéalisme ? Ces thèmes stéréotypés n'ont pas cours parmi les Chinois ». F.J. ne fait rien d'autre que d'enquêter sur ce qui fait penser si différemment en chinois et dans les langues occidentales. Et comme ces différences sont d'un tout autre ordre, n'en déplaise à JFB, que celles qui, dans l'histoire de la pensée, jalonnent d'un côté l'évolution qui porte d'Aristote à Descartes et à Husserl, et de l'autre celle qui porte de Confucius à Zhu Xi et à Mou Zongsan, elles ne peuvent être saisies que dans une perspective d'ensemble, que JF choisit judicieusement de prendre au plan de la *pensée lettrée*, c'est-à-dire du *rujia*, bien mal traduit généralement par *confucianisme*. Il faut beaucoup de mauvaise foi pour refuser de reconnaître que le *rujia*, dont les fondements sont bien antérieurs au taoïsme, a constitué le terrain dans lequel s'enracine toute la pensée chinoise, y compris celle des anti-confucianistes. Et pour quelle raison dénier que, comme il y a des caractéristiques

soi-disant numériques européennes dans les années noires de 1948, désenchantement qui a ramené ces penseurs, non pas à l'ancien régime, mais aux sources des valeurs confucianistes ? Ces « puristes » étaient si peu réactionnaires qu'ils ont été longtemps compagnons de route du PC chinois. Ils n'en sont pas moins devenus radicalement anticommunistes quand ils ont pris conscience (ce à quoi ne semble pas avoir abouti Mme Li Dongzun appelée par JFB à la rescousse de ses critiques) de la nature irrémédiablement antidémocratique de ce PC. Peut-on aussi rappeler à JFB que l'éveil de la pensée chinoise à l'individualisme s'est bel et bien produit, et cela grâce à la contestation interne au milieu lettré lui-même, chez un Dai Zhen (1723-1777) par exemple, et avant lui chez Li Zhi, fort justement porté aux nues par JFB mais dont il convient de souligner qu'« il est clair qu'il ne se place pas au dehors du cadre confucéen des relations humaines », selon le meilleur historien de la pensée politique chinoise, Xiao Gongquan ? Par contre, il n'y a bien évidemment pas le moindre germe de l'individualisme moderne dans le solipsisme de Zhuang zi, champion du non engagement politique. Zhuang zi n'en est pas moins un immense écrivain, que le talent de JFB est de traduire avec finesse. Dommage que ce fin traducteur, touché par quelque vertige d'admiration, se soit identifié à son auteur au point de penser pouvoir se lancer du même mouvement (du même *dao*) que lui dans la fustigation tous azimuts des « puristes » de la pensée lettrée ; ce qui n'a produit qu'une laborieuse paraphrase du ch. 14 des écrits du Maître avec au pilori FJ au lieu de Confucius. N'est pas Zhuang zi qui veut.